

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 8

Artikel: Lo mau dè mer
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185142>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Ah ! ça ne fait rien, c'est la même chose. Sur cette réponse fantastique, nous avons quitté l'Elysée ; nous n'avions plus rien à y apprendre »

Voici maintenant quelques détails sur le domaine de Mont-sous-Vaudrey, où est né M. Grévy, le 15 août 1813, et où jusqu'ici il allait passer paisiblement les loisirs que lui laissait la politique. « L'immeuble, dit un collaborateur du journal que nous citons, est d'une simplicité qui convient à son hôte. Derrière une grille en fer forgé et devant une pelouse, se dresse la maison ; une maison à deux étages seulement, toute en moellons et garnie de volets verts. A droite et à gauche, des arbres fruitiers, des légumes, et, au loin, les arbres gigantesques d'un parc immense. Pas d'écurie ; M. Grévy n'a jamais possédé de voiture.

A l'intérieur, même simplicité. Au rez-de-chaussee, la cuisine, haute et vaste, couverte de cuivre et d'étain, est un vrai musée de casseroles. C'est une des pièces les mieux tenues de la maison. Madame et Mademoiselle y vont souvent surveiller les fourneaux, et M. le Président lui-même, avec un grand tablier de toile blanche, une écumeoire à la main, y fait cuire ses confitures. Oh ! les gelées de M. Grévy ! des chefs-d'œuvre !

Les murs de la salle à manger sont couverts de faïences anciennes, de cornes de cerfs, de têtes de chevreuils et de natures mortes. Dans un coin, un coucou suisse chante les heures. — Le salon est au 1^{er} étage. Il est en damas rouge. Au milieu, un guéridon en acajou ; le long des murailles, des portraits de famille.

Mlle Grévy est la véritable maîtresse du domaine de Mont-sous-Vaudrey, où elle habite presque toute l'année, et c'est un peu à elle que la maison doit le nom de *maison du bon Dieu*, comme l'appellent les paysans d'alentour. La fille unique et bien-aimée du président ne ressemble pas aux jeunes filles de son âge. Assez jolie, mince, grande, brune, elle s'habille en homme trois mois sur douze, chasse comme Gaston Phœbus, monte à cheval, force le sanglier, tape sur le ventre des Francs-Comtois, qui l'adorent, assiste au mariage et au baptême de leurs enfants, et leur donne tout l'argent qu'elle obtient sans grand peine de son père : « Il faut bien que ma dot profite à quelqu'un, » disait-elle un jour.

Mlle Grévy a 27 ans ; elle a coiffé Ste-Catherine et ne songe guère à lui retirer son bonnet.

Le président couche dans un lit de fer, comme un collégien. La seule ornementation de sa chambre consiste en tableaux signés de noms connus. — Il n'y a que deux domestiques à Mont-sous-Vaudrey : un jardinier-concierge-valet de chambre-sommelier et une cuisinière, dirigés tous deux par la bonne M^{me} Grévy.

A Mont-sous-Vaudrey, comme à Paris, M. Grévy se lève à 6 heures du matin et va se promener dans le village au-devant du facteur. Le courrier est naturellement considérable ; le dépouillement de celui-ci occupe le président jusqu'à ce que la cloche réunisse tous les Grévy dans la salle à manger, de-

vant la soupe aux choux qui fume dans la vaste soupière.

En sortant de table, le président fait une nouvelle promenade, court les bois en jaquette de toile bleue, et cause avec les villageois. Parfois, il assied un enfant sur ses genoux et lui récite quelques fables de La Fontaine.

A 4 heures, fatigué par la marche et le grand air, le président rentre dans son cabinet jusqu'à six. C'est à ce moment que l'homme politique, devenu chasseur, se transforme en gastronome et descend dans la cuisine respirer le fumet des plats qui vont lui être servis. Il n'y descend point cependant tous les jours. Quelquefois, la cuisinière ne se prête pas de bonne grâce à ce que « monsieur vienne fureter dans ses casseroles. » Si monsieur, sans souci des irrégularités de caractère de son cordon-bleu, persiste à vouloir s'approcher des fourneaux, il en rapporte invariablement une trace de graisse sur le dos de son habit. Quand le président découvre cette preuve de la vengeance féminine, il s'écrie en dissimulant mal le dépit qui l'anime : « Jamais je n'y remettrai les pieds dans sa cuisine ! »

Et pendant huit jours, au moins, il tient parole.

Les soirées de Mont-sous-Vaudrey se terminent à dix heures. A sept heures et demie on passe au salon, Madame et Mademoiselle font de la musique, pendant que M. Grévy joue aux échecs avec son frère Albert ou avec son neveu. »

Lo mau dè mer.

Vo n'ai petêtrè jamé z'aô z'u étâ su la mer ?... Eh bin, mè non plie ! Mâ à ouré cliâo que lâi sont z'u, parait que quand l'est qu'on lâi sè va promenâ ein liquietta, et que cein brassè on pou, on est destrâ mau : lo tieu vo dolliatè, on a lo tsequiet, la tête vo virè, on est tot étourlo, on rotè qu'on est quie à but dè reindrè; enfin quiet on est mau à se n'ese et on a couâite dè se retrouvâ su lo pliantsi ài vatsés. Eh bin l'est quand l'est qu'on est dinsè su on naviot qu'on a lo mau dè mer.

Ora, quoui arâi jamé cru qu'on poivè avâi clia maladi dein lo canton dè Vaud et onco eintrè Aclieins et Mordze, iô n'ia pas mè dé mer què su ma man. Portant, l'est cein qu'est arrevâ.

L'êtont quattro, d'on bon veladzo dâo coté dè l'Iletta. On dzo dè stu l'hivai, que n'ein tant z'u dè nâi, que l'ein tchesâi dâi fliamau dru coumeint grâla, mè compagnons sè son de : Y'ein a quasu dou pî; on ne risquè rein dè grattâ su lo gravier; s'on allâvè férè on tor pè Mordze?... Va que sâi de po Mordze !... Adon ye vont aveintâ pè lo fond de 'na remisa on traîneau que n'étai ni on lando ni on bréque, mâ onnâ bouna ludze iô y'avâi pliace por tsacon dâi quattro, et lo leindéman, l'appliyont, mettant 'na balla coblia dè grelots et... route contré Mordze. Tonaire dâi z'ilès coumeint cein fusâvè ! tracivont asse rudo qu'on boulet dè canon.

Arrevâ à Aclieins, lè tsévaux étont blianc d'êcomna, dâo tant que l'aviont tsaud, tandi que lè

z'hommo, tot regregni, grebolâvont de frâi :

— S'arrêté-t-on ?

— Lo bon san !

Et tandi que fasont bailli on picotin âi tsévaux, l'eintront po sè mettrè oquie dein lo cornet. Ma fâi fasâi on bocon frâi po bairè dâo nové, et l'ont déemandâ dè l'édhie dè cerises, que l'ein ont bu po lo frâi et po la sâi, se bin que quand l'ont vollu rein-modâ, ne sé pas que y'avâi, mâ tantiâ que n'étiont pas tant dein lâo z'assiéta. Tot parâi sont partis, mâ arrevâ à Mordze, l'étiont tot retreint, la boula eimbreliquoquâie, rein d'acquouet, lo tieu perdu; enfin quiet : l'étiont mau fotus !

— Ne sé que y'é, que dese ion dè leu que sé trovâvè dinsè tot évani !

— Mè non plie, se fe on autre.

— Mè râodzâi se n'ein pas lo *mau dè mer*, se fe on troisiémo qu'avâi z'âo z'u étâ pè lo Hâvre tandi l'espousechon dè 67, et lè vouâuquie ti malâdo dè cé mau dè mer, à cein que desont et duront déemandâ à Gatzet lo carbatier dè lâo bailli oquie dè ravigo-teint po lâo reveni lo tieu. Mâ diabe lo pas que sè puront gari dè sorta et faille reparti on pou aprés. Ein repasseint pè Acclieins, cein n'allâvè adé pas et se desiront : Faut essiyâ dè repreindrè on petit verro po cein férè passâ. On lâo z'ein revaissé ; mâ ein l'agotteint, ne sé pas se lâo répugnivâ, mâ fi-ront :

— Mâ n'est pas dè la méma ?

— Que cha.

— M'einlevâi se l'est veré.

— Coumeint, n'est pas veré ! se fe lo carbatier, pisque vouâuquie onco voutrè mémo verro qu'on a pas pi relavâ, que vo z'é revaissâ dedein et la botollie qu'est restâie découté, que vo ne pâodè portant pas derè que n'est pas dè la méma !

Enfin l'est bon ; faille pâyâ, remontâ su la ludze et ramenâ tant qu'à l'hotô ellia peste dè mau dè mer, que n'est què lo leindéman, aprés avâi bin droumâi, que l'ein ont étâ quitto.

A nos lectrices. — Voici quelques réflexions de M^{me} de Saverny, qui ne peuvent manquer de plaire à beaucoup de maris, et qui, nous l'espérons, seront appréciées par les dames. Elle donne à celles-ci d'aimables conseils sur la manière dont elles doivent se comporter à la maison, durant les soirées d'hiver où, libres de visites, on reste en famille assis au coin du feu :

« La femme, dit-elle, doit se parer alors d'une de ces coquettes robes de chambre qui ont toutes les grâces de l'intimité et toutes les séductions de la toilette. C'est le poème en cachemire, peluche et satin, dédié à Monsieur, un poème écrit pour lui seul, dont il apprécie le charme et détaille en souriant les fanfreluches.

» J'ai déjà dit que le premier devoir de la femme est de plaire beaucoup à son mari. Le petit salon où il la retrouve doit être pour lui le coin de paradis où il oublie ses fatigues et retrouve sa gaité. Les

jeunes femmes ne savent pas assez ce que peut pour leur bonheur une maison bien tenue, des enfants bien élevés, une élégance délicate. Il faut que le mari sente dans la chaleur du foyer le cœur qui l'anime, l'esprit qui l'éclaire ; que depuis le bon fauteuil, la lampe qui marche à souhait, les bibelots choisis avec goût, le thé bien chaud qu'on lui sert, tout, jusqu'au pompon niché dans les cheveux de sa femme, jusqu'au doux parfum de ses dentelles, lui dise : « On pense à toi ici, et on te veut très heureux. »

» Il y aurait très peu de maris au cercle si leurs femmes comprenaient ainsi qu'il faut mettre de l'art dans leur bonheur. Se dévouer aux siens, vivre en eux, c'est un des doux priviléges du cœur féminin ; cela lui donne l'éternelle jeunesse ; c'est ce qui rend si charmant le sourire des grand'mères. En existant pour leurs petits-enfants, elles prennent encore leur part des joies de ce monde, elles triomphent au bal avec l'aînée de leurs fillettes, elles sont couronnées au collège avec leur petit-fils. Jusqu'à leur dernier jour, elles cherissent la vie, parce qu'elles peuvent aimer et que tout est là. »

Conte drolatique.

(Fin.)

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient !... point d'autre réponse. L'air sérieux de M. K***, ses regards obstinément fixés sur le balancier, ce doigt qui se balançait lentement avec lui, l'attitude moitié solennelle, moitié anxiouse dans laquelle il se tenait ; tout cela amena les personnes présentes à cette conclusion unanime : Il a perdu la raison.

« Il est fou, dit tout bas le voisin, il faut appeler un médecin. »

Mais le maître de la maison n'en continuait pas moins à marquer imperturbablement la mesure ; tout le village serait venu qu'il ne se fût pas détourné.

« Allez donc appeler sa femme ! » ajouta le voisin. — Pendant que M. K*** restait là assis à sa monotone occupation, le garçon de salle alla porter la fatale nouvelle à sa femme, qui accourut toute effarée : « Oh ! regarde-moi un peu, mon cher Pierre... c'est moi. Ne me connais-tu donc plus ? »

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient ! » répétait le maître de la maison, qui crut que sa femme ne faisait là autre chose que de chercher, comme les autres, à le distraire de ce qu'il avait à faire pour gagner son pari. Toutes les prières, toutes les larmes de Mme K*** ne furent pas capables de détourner son mari de son balancier. Son doigt allait et venait toujours, sa bouche répétait toujours les mots sacramentels à chaque mouvement de la flèche mobile, et son œil devenait plus hagard, plus vitreux à suivre ainsi incessamment les oscillations de ce balancier. Un léger sourire de triomphe, qui fit une pénible impression sur les personnes présentes, anima un moment ses traits immobiles, à la pensée de l'inutilité des efforts que l'on multipliait autour de lui pour le distraire de son impasse attention. Enfin parut le médecin. Il fixa pendant un long moment son regard attentif sur cet homme qui n'interrompait pas son occupation, secoua lentement la tête d'une manière significative et répondit à l'anxiouse question de Mme K*** : « Il faut faire le moins de bruit possible autour du patient ; moins il y aura de personnes ici, mieux cela vaudra : le garçon de salle devrait s'éloigner, et la servante n'a rien à faire ici. »

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient ! » continuait à dire l'hôtelier en s'accompagnant du mouvement de son doigt allongé.